

Recherches sociographiques



La situation des immigrants à Montréal

Gérald Fortin

Volume 1, Number 1, 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055010ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055010ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, G. (1960). Review of [*La situation des immigrants à Montréal*]. *Recherches sociographiques*, 1(1), 112–114. <https://doi.org/10.7202/055010ar>

place énorme qu'occupait alors la politique (cf. Galarneau, 57-60); il y a même vu le substitut de l'activité culturelle. Nous touchons ainsi, de très près, la situation de l'intellectuel à son époque. Galarneau indique fort bien que de Nevers a vécu dans une période de décadence intellectuelle (si on la compare aux années 1860-70).

Ainsi, le portrait typique et, plus généralement, le statut de l'intellectuel canadien-français à la fin du siècle dernier, on le devine à la lecture de Galarneau; mais celui-ci ne nous mène pas plus loin. D'autres écrivains de la même période sont à peine mentionnés et jamais la moindre comparaison n'est esquissée : l'auteur n'a pas vraiment tenté de raccrocher de Nevers aux grands courants idéologiques de son temps. Ce qui aurait supposé évidemment un travail d'investigation beaucoup plus considérable. On se demande d'ailleurs si cet objectif intéressait vraiment Galarneau. Il semble avoir été plutôt guidé sans cesse par le besoin de mettre en relation la pensée d'Edmond de Nevers et nos problèmes d'aujourd'hui (cf. pp. 48-49, 53, 55, 64, 66...). Ces rapprochements sont souvent faciles et — l'avouerais-je à l'amitié de Galarneau — un peu irritants parfois, même s'ils manifestent des indignations complices des nôtres. Il y a là une sorte d'attitude an-historique (et a-sociologique) qui nous a privés, sans doute, d'analyses plus importantes sur une période cruciale de notre pensée sociale.

Mais nous aurions tort de chicaner davantage. Galarneau nous a donné une bonne monographie. Souhaitons simplement qu'il en livre encore bien d'autres à notre curiosité et à notre réflexion.

Fernand DUMONT

Département de Sociologie,
Université Laval.

La situation des immigrants à Montréal, étude sur l'adaptation occupationnelle, les conditions résidentielles et les relations sociales, réalisée par le Groupe de Recherches Sociales Inc., sous les auspices du Conseil des Oeuvres de Montréal. [Montréal, 1959] ,vii + 376 p. (miméographié).

Cette monographie considérable a pour but de décrire la situation des immigrants par rapport à trois aspects de leur vie quotidienne : leur occupation, leur condition de logement, leurs relations sociales. L'occupation est considérée comme "l'axe central autour duquel se développe pour l'immigrant l'expérience d'un nouveau milieu", alors que les relations sociales sont utilisées comme indice de son intégration à ce nouveau milieu. La description des conditions de logement est envisagée surtout en relation avec l'occupation, comme un indice du statut social de l'immigré.

L'étude ne se contente pas de mesurer chacun de ces trois aspects, mais cherche aussi les relations existant entre ces variables et un certain nombre de facteurs aptes à expliquer la situation des immigrants. Les principaux de ces facteurs associés sont : le degré d'instruction, le niveau occupationnel avant l'immigration, le cycle de vie, l'âge des enfants, le pays d'origine, la religion, la connaissance de l'anglais et du français, les moyens employés pour trouver un emploi, la durée du séjour, la citoyenneté, l'intérêt politique, le chômage, le secteur de résidence.

La partie consacrée à l'occupation est la plus considérable. Les différentes dimensions qui sont analysées sont le niveau de l'occupation actuelle et de la première occupation, la mobilité verticale, la mobilité horizontale (stabilité de l'emploi), le statut d'emploi (patron, salarié, chômeur) et le travail de l'épouse.

La deuxième partie de l'étude, celle qui porte sur le logement, est la plus faible. Cela tient surtout à la faible validité des indices employés. La section sur la composition des ménages et sur la densité a cependant une valeur certaine, de même que les indices de satisfaction et de commodité.

L'analyse des relations sociales est certainement celle que l'on a le mieux menée et réussie. Ces relations sont divisées en quatre catégories : relations avec des parents, avec des connaissances, avec des amis et relations à l'intérieur d'associations. On distingue aussi les relations à l'intérieur de la même classe sociale et les relations à l'intérieur du groupe ethnique. Enfin, les relations avec les Canadiens sont privilégiées comme indice d'intégration sociale.

Il serait inopportun de résumer ici les résultats de ces nombreuses analyses. Les auteurs nous présentent d'ailleurs très peu de vues synthétiques. On trouve, en effet, un résumé des résultats après chacune des sections, mais on ne trouve aucun résumé pour les trois grandes parties ou pour l'ensemble de l'étude. En ce sens la lecture de la monographie nous laisse insatisfait. On y trouve des analyses très poussées et très précises, mais ces analyses sont juxtaposées plutôt que coordonnées. Le lecteur finit par se perdre dans les tableaux et les chiffres et par ne plus voir le lien existant entre les différentes variables et les facteurs explicatifs.

Cette situation s'explique en grande partie par le fait que, dans la plupart des cas, l'étude des relations se limite à une analyse à deux dimensions. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on recherche la relation entre deux variables après avoir contrôlé au moins une troisième variable (corrélation partielle ou l'équivalent). On ne peut toutefois reprocher cette absence de contrôle, vu le temps très court consacré à l'analyse (l'étude a duré un an, nous disent les auteurs) et le caractère provisoire de la publication (les données serviront probablement à des analyses plus poussées). On peut regretter cependant que les auteurs aient négligé de présenter une synthèse de leurs résultats et surtout qu'ils aient attaché la même importance à tous les facteurs d'explication. Un effort théorique plus grand aurait sans doute permis de dégager certains facteurs plus importants, et exigeant, en conséquence, une étude plus approfondie. Nous pensons particulièrement à l'origine ethnique des immigrants et au degré d'organisation des groupes ethniques à Montréal. Par exemple, certains comportements semblent propres à des groupes particuliers : les Britanniques sont des collets blancs salariés, ils ont beaucoup d'amis canadiens; les Italiens sont surtout des travailleurs manuels, etc. De même, on aurait sans doute mis en évidence une corrélation assez nette entre des faits tels que la connaissance de l'anglais et du français à l'arrivée et le processus d'apprentissage de ces langues, d'une part, et le niveau occupationnel et l'isolement des immigrants, d'autre part.

Le lecteur aurait apprécié des renseignements sur le problème plus général de l'immigration. Par exemple, quelle a été l'importance relative de l'immigration depuis un certain nombre d'années ? Quelle est la proportion des immigrants qui viennent à Montréal et qui y restent ? D'où viennent ces immigrants qui restent à Montréal en comparaison de ceux qui ne s'y fixent pas ? Quel est le degré d'organisation des divers groupes d'immigrants (ce dernier point aurait permis d'établir si ceux qui vont à une église territoriale le font parce qu'ils n'ont pas d'église nationale) ? Quelle est la ségrégation territoriale des divers groupes ? Etc.

Ce qui étonne le plus, c'est qu'en dépit du grand nombre de tableaux, de pourcentages et d'autres données quantitatives, les auteurs n'ont employé aucune mesure statistique pour cerner les relations étudiées. Les auteurs ont cependant prévenu une objection de ce genre et ils ont consacré deux pages à expliciter les raisons de cette absence de tests. Nous devons cependant avouer que les raisons fournies sont loin de nous satisfaire. Les auteurs s'appuient sur un article de H. C. SELVIN, paru dans l'American Sociological Review d'octobre 1957, mais ils ne font aucune mention des nombreux articles suscités par le texte de Selvin, en particulier de l'article de R. MCGINNIS paru dans le numéro d'août 1958 de la même revue. Une première raison invoquée par les auteurs, c'est qu'une relation statistique n'implique pas nécessairement une relation sociologique. Nous sommes entièrement d'accord sur ce point. La relation statistique permet seulement d'établir que la relation entre deux variables ne peut pas s'expliquer uniquement par

l'erreur normale d'échantillonnage; elle ne démontre aucune causalité entre les variables. Rappelons toutefois que si, du point de vue de la logique scientifique, l'existence d'une relation statistique ne permet pas d'affirmer une relation théorique entre les facteurs, l'absence d'une telle relation statistique suffit pour nier la relation théorique (voir Karl POPPER, The Logic of Scientific Discovery, New York, Basic Book, Inc., 1959, chap. IV). Ainsi, pour reprendre l'exemple des auteurs, si la corrélation entre le climat et le suicide ne permet pas de conclure que le climat est cause de suicide, l'absence de corrélation permettrait de conclure que le climat n'est pas cause de suicide. En deuxième lieu, les auteurs affirment la difficulté de contrôler les variables en sociologie. Sur ce point encore, nous sommes d'accord. Mais il faudrait ajouter que la statistique possède des techniques permettant d'effectuer, du moins en grande partie, ce contrôle. Les auteurs d'ailleurs emploient ces techniques : l'échantillonnage au hasard qui permet la distribution aléatoire des variables non contrôlées (randomization); la corrélation partielle ou son équivalent; le tableau à trois dimensions ou plus; l'analyse expérimentale ex post facto. Loin de considérer les tests statistiques comme inutiles, nous croyons plutôt qu'il faut les considérer comme un strict minimum pour la recherche sociologique. En effet, en plus des erreurs normales d'échantillonnage que nous permettent de déceler les tests statistiques (en particulier, les tests non-paramétriques), les données sociologiques contiennent des erreurs non mesurables liées au caractère inadéquat des instruments d'analyse. Ainsi, avant de pouvoir affirmer qu'on ne peut pas rejeter une hypothèse, il faudrait pouvoir démontrer que la relation ne tient a) ni à une erreur normale d'échantillonnage, b) ni à un "biais" de l'instrument. Dans l'état présent des techniques sociologiques, seule l'absence d'erreur d'échantillonnage est démontrable. La validité d'une relation statistique peut encore être due à un "biais" de l'instrument et partant être aléatoire. La relation non significative statistiquement n'en est que plus aléatoire. Cela est d'autant plus vrai lorsque l'on compare des sous-groupes de grandeurs très différentes, comme c'est le cas dans la présente étude. Ainsi donc, en raison de l'absence de tests, nous restons très perplexes devant beaucoup des interprétations fournies. Pour prendre un exemple limite où l'interprétation semble parfaitement légitime : à la page 263, les auteurs constatent (tableau 11-11) que 38% des immigrants qui travaillent seuls ne rencontrent pas de gens de leur classe alors que le même pourcentage pour ceux qui travaillent avec d'autres est de 17%, soit une différence de 21%. "Ainsi, concluent les auteurs, l'immigrant a d'autant moins tendance à rencontrer des gens de sa classe que son travail s'accomplit dans la solitude". Or dans le cas évoqué, il s'agit de 38% de 13 individus et de 17% de 132 individus; or, un test de proportion montre qu'avec un seuil de probabilité de 5%, la différence de 21% peut être expliquée seulement par l'erreur d'échantillonnage.

Malgré ces quelques faiblesses, l'étude de "la situation des immigrants à Montréal" constitue une somme de renseignements et d'hypothèses très intéressante et qui vaut la peine d'être méditée longuement à la fois par les chercheurs et les hommes d'action. Nous espérons que les auteurs de cette étude poursuivront l'analyse de leurs données et sauront nous fournir une véritable synthèse du problème de l'immigration à Montréal.

Gérald FORTIN

Département de Sociologie,
Université Laval.